

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	
UN AN	\$2.00
SIX MOIS	1.00
Strictement payable d'avance.	

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :	
Un an	Quinze francs
Six mois	7 frs
Strictement payable d'avance.	



. . . SOMMAIRE . . .

Noël des mères en deuil (poésie)
Mme Duval-Thibault

Le Bon Fantôme ... Marie Duclos de Méru

Réminiscences..... Chs. Langelier

Lettre d'Ottawa... Yvette Frondeuse

Nos Monuments ... Adèle Bibaud

Anatole Le Braz.....

Amour de "Clerc" ... Anatole Le Braz

Propos d'Etiquette..... Lady Etiquette

Pages des Enfants Tante Ninette

Victoire d'Enfant Elisabeth Misserez

Au-dessus de l'Abîme, (feuilleton) ... Th. Bentzon

Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.



Le Meilleur Placement de Montréal.

Vous pouvez juger de l'avenir comme du passé. Voudriez-vous acheter des lots sur les plus belles rues de Westmount pour \$500? Certainement que oui, et vite, parce que vous savez (si vous connaissez quelque chose en fait de propriété) que la valeur du marché est au moins de \$5,000. Cependant, il y a seulement que quelques années on quêtait pour avoir les mêmes lots pour \$500. Pensez donc! Et cependant quelques-uns ont eu la bonne fortune d'en acheter. Ce qui est arrivé à Westmount arrivera au PLATEAU WESTMOUNT.

CE QUI FAIT MILLIONNAIRES!

SAISIR L'OPPORTUNITE, c'est ce qui a fait les hommes riches. Si vous désirez avoir la preuve d'une manière convaincante de ce que nous disons, allez voir le premier homme que vous connaissez et demandez-lui ce qui l'a rendu riche, comment a-t-il commencé avec rien et est devenu riche. Il vous répétera ce que nous avons dit: "SAISIR L'OPPORTUNITE."

ARGENT A PRETER POUR CONSTRUIRE

GEO. MARCIL & CIE, AGENTS D'IMMEUBLES ET COURTIER DE PLACEMENTS BUREAU PRINCIPAL: 180 RUE ST-JACQUES

Succursale sur la propriété, ouvert tous les après-midi de 1 à 5. ANGLE SHERBROOKE ET AVENUE DU PLATEAU (Cinq minutes à l'ouest de l'Avenue Victoria.)
Succursale de Saint-Henri: M. L. Deneau, 3671 rue Notre-Dame. Ouvert de 9 a.m. à 9 p. m.
Bureau du soir, A. Duvert, 282 avenue Duluth.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie.

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL MAIN 210

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité: Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

LA GRIPPE

dont les complications sont si redoutables, est infailliblement PREVENUE ou GUERIE par l'usage des

CAPSULES CRESOBENE

Ce remède ANTISEPTIQUE met les voies respiratoires à l'abri de toute infection, décongestionne les organes et communique aux tissus une force de résistance extraordinaire, BIEN PORTANTS:

Pour vous préserver

MALADES:

Pour vous gu

PRENEZ VITE DES

CAPSULES CRESOBENE

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la malle, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

441 STE-CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

Le Gin est Bon pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature.

LE GIN CANADIEN

MELCHERS

CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicamenteuse, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOIVIN, WILSON & CIE. Seuls concessionnaires, Montréal



Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
 TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
 Un an - - - Quinze francs
 Six mois - - - 7 frs
 Strictement payable d'avance.

Noël des Mères en Deuil

O mère qui pleurez auprès d'un berceau vide
 Tandis qu'autour de vous chacun se fait joyeux ;
 Dont le cœur est brisé, dont la vie est aride,
 O mère qui pleurez auprès d'un berceau videl
 Séchez les larmes de vos yeux.

C'est Noël et Celui qui naquit dans l'Etable
 Est dans sa crèche encore et désire vous voir.
 Il vous consolera (lui seul en est capable)
 C'est Noël et Celui qui naquit dans l'Etable
 Vous rendra la paix et l'espoir.

Du berger d'autrefois bien humble fut l'offrande ;
 Que pouvait-il donner, le pauvre? un agneau blanc,
 De la laine, du lait—sa misère était grande.
 Du berger d'autrefois bien humble fut l'offrande.
 Offrez votre petit enfant.

Offrez-lui votre enfant qui dort au cimetière.
 Ce pauvre petit corps que vous chérissez tant!
 Qu'on a couché tout droit dans une froide bière!
 Offrez-lui votre enfant qui dort au cimetière—
 C'était un petit agneau blanc !

18 décembre 1906.

Un petit agneau blanc ! et son âme innocente
 S'envola sans regret loin de ce triste lieu
 De luttés, de tourments et de peine incessante.
 Un petit agneau blanc ! et son âme innocente
 S'éleva joyeuse vers Dieu.

Le pâtre offrit jadis du lait et de la laine
 Au Dieu du ciel : Il en avait besoin alors.
 Pour vêtir son petit une mère est en peine.
 Le pâtre offrit jadis du lait et de la laine.
 Offrez ces langes, vos trésors,

Ces beaux langes cachés dans le fond d'une armoire ;
 Qui ne servent à rien : donnez-les ! il le faut !
 Jésus s'en souviendra, car longue est sa mémoire,
 Ces beaux langes cachés dans le fond d'une armoire,
 Pour que le petit pauvre ait chaud.

Et vous verrez Jésus vêtu de ces beaux langes
 Dans un songe du ciel. Votre âme chantera
 Le Gloria joyeux avec le chœur des anges,
 Car vous verrez Jésus vêtu de ces beaux langes
 Et votre enfant qui sourira.

MADAME DUVAL-THIBAUT.

LE BON FANTÔME

Histoire d'une nuit de Noël

Sœur Maria, des filles de Saint-Vincent-de-Paul, est toute vieille et toute cassée, mais elle porte sur sa poitrine, la médaille militaire, comme un soldat. Je veux vous conter, en cette veillée de Noël, comment elle a gagné cette médaille.

...C'était un soir de l'année terrible, cette année de guerre, de misère, de froidure et de famine dont je me souviens comme d'hier, bien que je fusse, à l'époque, une petite fille. Un épais linceul de neige couvrait les campagnes de Picardie et comme depuis des jours et des jours, il gelait à fendre les pierres, les chemins étaient durs aux pieds des pauvres soldats mal chaussés et mal nourris. Toute la journée du 23 décembre, on avait entendu le canon tonner, les mitrailleuses grésiller en crachant des balles qui tuaient des hommes, là-bas, dans la plaine de Querrieux, où se livrait la bataille entre les Prussiens et les Français. La terre devenue sonore comme un tambour, tremblait comme prise d'un grand frisson peureux sous sa robe blanche ouatée, et les habitants avaient la fièvre, dans l'attente des événements.

Tantôt le bruit terrifiant du combat se rapprochait, tantôt, il s'éloignait. L'oreille contre terre, on entendait le sol frémir, piétiné par les hommes et les chevaux. Le sourd roulement des pièces d'artillerie ébranlait les combes terrestres et par instant, le rythme des tambours retentissait jusque dans la poitrine des écoutants.

Sur la place publique du coquet village d'Allonville, les bonnes gens discutaient, sans rien savoir, sur la position de l'ennemi. On avait de sérieuses craintes de le voir déboucher derrière la colline boisée qui masquait l'horizon, vers l'est, car des éclaireurs avaient rapporté avoir vu dans le ciel, la fumée du com-

bat et cru apercevoir des mouvements de troupes sous bois. Le maire, un brave homme qui n'avait rien d'héroïque, se rappelait les terrifiantes histoires de ses pareils fusillés par les Prussiens pour avoir refusé de dénoncer des francs-tireurs, ou amenés captifs aux forteresses d'Allemagne. Madame la mairesse, encore moins héroïque, pleurait déjà comme une veuve d'hier. Les conseillers municipaux n'étaient pas moins troublés. Quant au sonneur de la paroisse qu'on avait chargé de surveiller l'approche de l'ennemi, il était installé dans son clocher et regardait au loin, avec une longue-vue marine qui datait du premier Empire et n'avait plus d'objectif.

—C'est tout plein drôle, disait-il, j'ai beau m'écarquiller les yeux, je ne vois rien de rien... moins encore qu'avec mes deux yeux!

Monsieur le curé d'Allonville, au confessionnal depuis le matin, exhortait ses paroissiennes à la prière et à la résignation. En ces jours troublés et inquiets, il constatait de surprenants retours vers Dieu qui le consolait des tristesses présentes.

...Au château d'Allonville que j'habitais alors, la première décharge avait brisé, d'un seul coup, toutes les vitres de toutes les fenêtres. Malgré les immenses brasiers allumés dans les cheminées profondes et larges, ces cheminées de nos aïeux, où la famille pouvait s'asseoir, sous l'âtre, pendant les veillées d'hiver,—on grelottait, et, le feu, avivé par le courant d'air formidable venu des fenêtres, ne dégageait qu'une chaleur insuffisante dont le meilleur s'en allait vers le ciel avec la fumée, par le corps de la cheminée. En vain, l'unique vitrier du village, le père Cavat, se hâtait-il de remettre des vitres aux fenêtres.

A peine avait-il terminé qu'une nouvelle vibration de l'air les bri-

sait. Il fallait laisser tout ouvert et l'on gelait comme sur la place publique.

Vers le soir, seulement, le bruit tomba, les détonations s'espacèrent, puis un grand silence funèbre plana sur la campagne. Alors, timidement, on ferma les fenêtres—celles, du moins, dont les vitres avaient été remises—après une fervente prière, on se coucha, tout habillé, de peur de surprise, pendant la nuit.

Ma tante d'Allonville vivait dans une anxiété horrible. Elle était toute seule au château avec ses quatre enfants, moi, sa nièce, et des domestiques. Mon oncle, ancien officier, avait repris du service dès le début de la guerre. Ma pauvre tante palissait à chaque décharge. Qui sait? c'était peut-être celle-là qui tuait son cher mari! Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié du brave soldat qui défend sa Patrie! ramenez-le sain et sauf au foyer où les siens l'attendent. Donnez-lui quelque bon ange qui le préserve du coup mortel, ô mon Dieu!

Très superstitieuse, elle était persuadée, d'ailleurs, que s'il arrivait le moindre mal à mon oncle, elle le saurait tout de suite et au départ, elle lui avait fait promettre de revenir—ne fut-ce qu'en esprit—afin de lui faire connaître son sort. Nous avions tous peur de sa faculté de "voyante" et nous croyions aux revenants—sans en avoir jamais vu.—D'ailleurs, nous n'en avons pas peur, soir et matin, nos cousins et moi, nous nous informions si, pendant la nuit, rien de nouveau n'était survenu et l'on entendait couramment des interrogations comme celle-ci :

—Mère, avez-vous "vu" papa, cette nuit?

—Non, mes enfants, répondait la mère. Priez Dieu pour lui et pour la Patrie.

...La journée du 24 décembre se passa sans nouvelles positives. On ne savait, au juste, qui avait été vainqueur. Il ne pouvait être question de messe de minuit, encore moins de réveillon. Et voilà que, vers sept heures du soir, il s'éleva

derrière les bois une grande lueur rougeâtre qui illumina tout le ciel. Plusieurs courageux villageois qui étaient allés aux nouvelles, rapportèrent que les Prussiens avaient mis le feu, en se retirant, à une ambulance, et que de nombreux blessés avaient péri dans les flammes qu'activait un vent assez violent.

Ah! la triste veillée de Noël! Non, personne ne songeait à faire réveil-lon, pas même nous, les enfants! On se souvenait, comme d'un rêve du beau boudin et du vin chaud sucré dans lequel on trempe les rôties de pain bis. Comme tout cela était loin!... Toutes les mères pleuraient et beaucoup d'orphelins prenaient le deuil du père qu'ils avaient aimé. Mes cousins rêvaient de fusils et de sal-res magiques qui eussent exterminé les Prussiens jusqu'au dernier. Mes cousines et moi, moins belliqueuses par tempérament et déjà plus pratiques par nature, nous faisons à longueur de jour, des kilogrammes de charpie pour les pauvres blessés. Tout le vieux linge fin de la maison y avait passé et nous en récoltions chez toutes nos amies. C'était notre manière à nous, les filles, de servir la Patrie. Les garçons ne songeaient qu'à donner la mort; nous, au contraire, nous travaillions à conserver la vie.

...Voilà qu'au plus profond de cette nuit de Noël, dans le silence impressionnant de l'hiver que rompt seul le craquement du givre étreignant les branches sèches, je crus entendre marcher sur le gravier du parc, sous les fenêtres de la chambre que je partageais avec Paulette, l'aînée de mes cousines. Dressée sur mon lit, j'écoutai, gênée d'abord par les battements tumultueux de mon cœur; puis mon émoi se calmant par degrés, j'aperçus distinctement un murmure de voix. Plus de doute, il y avait quelqu'un en bas. Qui cela?... des voleurs, peut-être, ou bien... si c'étaient les Prussiens?...

Je dégringolai du lit et à la lueur du feu mourant, je marchai vers la fenêtre, soulevai le rideau et regardai dehors. Je dois confesser que ma bravoure n'alla pas tout de suite jus-

qu'à ouvrir la fenêtre. Toute seule, je n'osais pas. Je vins réveiller Paulette que je mis au fait en deux mots et nous sentant en nombre — pensez que nous étions deux, dont la plus vieille avait douze ans! — nous ouvrimes la fenêtre. Elle ne grinça qu'à peine. Puis j'écartai la jalousie et nous penchant, nous regardâmes au dehors.

La lune donnait en plein sur la pelouse. Au contraire, la maison avait, au pied, un grand ourlet d'ombre et dans cette ombre quelque chose d'indistinct remuait... On eut dit deux êtres dont l'un portait quelque chose de blanc sur la tête. L'autre... ah! mon Dieu! l'autre était un homme couché par terre, tout de son long, une sorte de grand fantôme noirâtre ou plutôt la forme d'un fantôme à peine visible sous une draperie noire.

Paulette m'enfonçait ses ongles dans le cou. Et tout d'un coup, elle dit tout bas ce que je pensais au dedans de moi-même:

—C'est le fantôme de papa.

Ni elle ni moi ne fûmes étonnées. N'avait-il pas promis de "revenir"? Mais alors, pourquoi n'entraît-il pas?... Les fantômes ça n'a pas besoin qu'on leur ouvre les portes puisque ça peut passer même à travers les murs. Paulette et moi, nous le savions bien car nous connaissions toutes les façons d'agir de ceux qui reviennent de l'autre monde. Et nous n'étions pas effrayées. Pourquoi mon oncle qui aimait tant ses enfants leur aurait-il fait du mal après sa mort?

Car nous ne doutâmes pas un instant qu'il ne fût mort et que ce ne fût son ombre. Aussi la pensée ne nous vint-elle pas de l'appeler, de lui parler...

—Viens, dis-le à Paulette, allons chercher ta mère.

Nous courûmes à la chambre de ma tante. Aux premiers mots, elle jeta un cri étouffé.

—Henri! Henri! ô mon Dieu!...

Eperdue, elle sonna de toutes ses forces. Ce violent carillon réveilla tous les gens de la maison. Sans les attendre, elle courut en bas, débarras elle-même la porte close, par pruden-

ce, de barreaux de fer, et se dirigea vers l'angle de la maison où gisait le fantôme...

Là, il y avait une sœur de Charité penchée sur un homme étendu à terre, qu'un grand manteau défendait du froid.

—Vite, vite... il va mourir s'il n'est pas secouru... Il a perdu tant de sang!... dit la sœur.

Les domestiques, accourus derrière leur maîtresse, relevèrent le blessé sans connaissance. Aux lumières du vestibule, ma tante le reconnut. C'était son mari, c'était mon oncle. C'était bien lui et non son fantôme, mais lui blessé, sanglant, à demi-mort... On le porta là-haut, dans le lit encore chaud de ma tante. La sœur, sans perdre de temps, demanda du linge, de la charpie, de l'eau tiède et enlevant le bandeau qui cachait le front du malheureux, elle pansa sa blessure... Puis aidée par ma tante qui chauffait les serviettes devant le feu ranimé, elle frictionna doucement la poitrine. Puis elle s'aperçut que les pieds demeuraient glacés; bien que déchaussés, le sang paraissait les avoir à jamais abandonnés. Alors, Paulette et moi, nous montâmes sur le lit, chacune de notre côté, et nous primes les pauvres pieds meurtris dans nos mains, les réchauffant de notre haleine, les appuyant contre notre poitrine... Sous les battements de nos cœurs d'enfants, le sang revint aux extrémités. Le blessé ouvrit les yeux, jeta autour de lui un regard égaré qui, bientôt, s'extasia de bonheur en reconnaissant ma tante penchée sur le lit... un sourire entr'ouvrit ses lèvres pâles. De sa main gauche, la seule valide, il montra la religieuse à sa femme:

—Cet ange m'a sauvé... dit-il tout bas.

La sœur ne parut pas avoir entendu. Elle alla vers le foyer où chantait la bouilloire, mit du sucre dans un verre, versa dessus de l'eau chaude, puis de l'eau de fleurs d'oranger, porta le breuvage à son malade, le fit boire doucement, cuillerée par cuillerée... Puis elle se retourna, posa le verre à demi vide sur la table,

chancela, voulut se retenir au bois du lit et tomba évanouie. La sainte femme succombait à son tour à la fatigue surhumaine qui depuis tant d'heures, rompait son corps sans qu'elle y eut pris garde, soutenue par l'âme héroïque qui animait ce corps.

...Bien des jours après cette nuit mémorable, le commandant d'Allonville, rétabli de ses terribles blessures, racontait comment les Prussiens ayant mis le feu à l'ambulance, la sœur Maria, comprenant l'insuffisance des secours, avait saisi le premier blessé à sa portée, l'avait tiré au dehors, et emporté, SUR SON DOS, (*), à travers la campagne.

Moitié traînant, moitié poussant son protégé, elle avait marché au hasard guidée par quelque ange invisible, pour venir échouer précisément devant le château d'Allonville, sans que ni elle ni le blessé, hors d'état de se reconnaître dans cette terrible nuit, eussent le moindre doute du chemin suivi, ou du but atteint.

Quand on fit remarquer que sœur Maria était mince, presque frêle, tandis que mon oncle était de haute taille, et que le chemin était long, de l'ambulance au château, la bonne sœur joignit les mains—ses mains secourables qui avaient pansé tant de plaies béantes et sauvé au moins un être humain—et elle dit simplement ce mot sublime :

—C'est sans doute cela qu'on appelle un miracle.

On a donné la croix des braves à sœur Maria. Elle est bien vieille, aujourd'hui, mais elle se rappelle encore tous les incidents de cet exploit de sa jeunesse. Et moi, je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu "un bon fantôme" dans la nuit de Noël de ma douzième année.

Marie Duclos de Méru.

(*) Authentique.

Qu'est-ce que l'art de la diction? L'art de parler comme on ne parle pas.

REMINISCENCES

Vous m'avez arraché une promesse bien téméraire, ma chère Françoise, quand, l'été dernier, vous m'avez fait promettre de vous écrire un article pour votre numéro de Noël. C'était pendant la vacance, aux heures délicieuses du farniente; de longs mois auraient à s'écouler avant l'arrivée de la date irrévocable. Je me disais alors: j'ai du temps devant moi, la chose me sera facile. Et puis, comment opposer un refus à une personne aussi aimable que Françoise? Or, voici qu'en arrivant de voyage, vous me rappelez mon indiscrete promesse: il faut donc que je m'exécute.

Une fois décidé, savez-vous quel a été mon premier embarras? Ça été le choix du sujet. J'avais beau me pressurer l'imagination, rien ne venait, et, je commençais à me désoler, quand une circonstance toute fortuite m'a mis sur le chemin de Damas, m'a fait trouver le salut.

Cette heureuse circonstance, la voici: ces jours derniers, je visitais l'intéressant musée de l'Université Laval en compagnie d'un jeune Français, de passage à Québec. Pendant que nous parcourions les salles, il s'arrêta soudain devant un joli buste en bronze et me demanda: "Quel est ce militaire?" Nous étions en face du buste de Faucher de Saint-Maurice qu'il a légué à l'Université.

—C'est un de nos littérateurs, M. Faucher de Saint-Maurice, lui répondis-je. Comme ses mânes ont dû tressaillir de joie, s'il a pu vous entendre, car il aimait à passer pour militaire et à en avoir les allures. Il se plaisait à répéter: "Cré nom d'un nom, je suis tout d'une pièce, moi."

Cette apparition soudaine évoqua pour moi tout un monde de souvenirs. L'originalité de Faucher était proverbiale; c'était un ami loyal, un compagnon aimable, un causeur charmant, surtout à cause de cette originalité.

Si vous le voulez bien, je vais vous entretenir un peu de ce bon Faucher, qui dort du dernier sommeil dans le cimetière Belmont. J'ai eu l'avantage de le connaître dans la plus grande intimité. Pendant vingt ans, j'oserais dire que je l'ai rencontré à peu près tous les jours, tantôt au club, tantôt au palais législatif, souvent sur la terrasse, quelquefois chez lui ou chez moi, enfin, un peu partout dans notre excellente vieille ville. J'ai même été son adversaire malheureux dans le comté de Bellechasse aux élections générales de 1886. Désignés tous deux par nos partis respectifs pour croiser le fer... de la parole, Faucher ouvrit la campagne d'une façon assez extraordinaire, et assez rare de nos jours. Il m'invita à dîner chez Mad. Paumier qui, à cette époque, tenait un restaurant français sur la rue Saint-Louis. Je ne saurais dire que ce fut le dernier souper des Girondins, puisque nous avons souvent dans la suite rompu ensemble le pain de l'amitié. Le dîner fut très gai; nous étions tous deux de très belle humeur, et pas loin de croire que nous sortirions tous les deux victorieux de cette lutte! Hélas! le mauvais destin se rangea de mon côté. Le soir de ma défaite, je fus le premier à aller offrir mes félicitations à Faucher, au grand ébahissement de ses partisans qui l'entouraient.

Faucher — il faut bien que je lui rende cette justice, — était un véritable panier percé. Il soupirait toujours après la fin du mois parce qu'elle lui apportait son modeste traitement qu'il dévorait en quelques jours au grand désespoir de ses créanciers qu'il payait d'un mot aimable. Il n'avait de paix qu'après s'être bien assuré qu'il avait dépensé jusqu'au dernier centin. Quel bohème il était! Quand son gousset était vi-

de, c'était le moment pour lui de se mettre au travail. Il se renfermait chez lui, il écrivait des livres ou des articles pour les journaux, et il disparaissait de la circulation.

Un jour où ses créanciers se montraient plus sévères, il se trouva dans un grand embarras: il vint me confier ses ennuis. C'était en 1890; j'occupais alors la position de Secrétaire de la province. En cette qualité, je disposais de quelques milliers de piastres destinées à enrichir nos archives. Je chargeai Faucher de se rendre à Ottawa pour y copier certains vieux manuscrits que nous n'avions point. M. Chapleau, son grand ami, était à ce moment secrétaire d'Etat; c'était lui qui devait donner le permis nécessaire pour avoir accès aux manuscrits en question. A mesure que je recevais le travail de Faucher, j'adressais un chèque à M. Chapleau qui avait bien voulu se constituer le trésorier de son ami. Il lui remettait juste les sommes nécessaires pour payer sa pension et faire face à ses menues dépenses. Voilà comment je fus à cette époque le Mécène de Faucher!

Ceux qui l'ont connu savent quel amour il professait pour la France, quel dévouement il avait pour les Français qui nous visitaient! Quelle joie il éprouvait quand il apprenait que des frégates françaises allaient venir mouiller dans notre port! Personne ne connaissait mieux que lui l'annuaire militaire et maritime français; il était au courant de toutes les promotions, et dans l'armée et dans la marine. A peine les vaisseaux au pavillon tricolore avaient-ils jeté l'ancre en face de Québec, que Faucher était rendu à bord. Il y passait ensuite une partie de son temps. Pendant une réception donnée par l'amiral, feu l'hon Isidore Thibaudau arriva parmi les invités et Faucher lui fit un petit salut de protection.

— "Quel est ce monsieur? lui demandèrent quelques officiers?"

— "C'est un bon bourgeois de notre ville, répondit Faucher.

Il se mit en tête d'offrir un déjeuner, au club de la Garnison, à

quelques-uns de ces officiers. J'étais l'un des invités avec feu Nazaire Turcotte, cet excellent compagnon, disparu depuis, un riche négociant, qui aimait beaucoup Faucher. Durant le déjeuner, "l'oncle Nazaire", comme celui-ci aimait à l'appeler, m'exprimait ses regrets de voir Faucher dépenser ainsi son argent. "Je suis sûr, me disait-il, qu'une bonne partie de son traitement "du mois va passer pour cette réception." A ce moment même, voilà Faucher qui se lève pour proposer la santé de ses hôtes, puis en terminant, il montre d'un geste éloquent M. Turcotte, et il ajoute: "Si nous avons le plaisir d'être réunis autour de cette table et de jouir de cette agape fraternelle, nous le devons à mon vieil ami qui a bien voulu se charger des frais de ce "joyeux festin."

L'"oncle Nazaire", un peu surpris sur le moment, éclata de rire et paya la note.

Faucher aimait à rappeler sa campagne du Mexique où il avait servi dans l'armée française quand Napoléon III voulut y introniser l'archiduc Maximilien. Il assurait avoir pris part à la prise de Puebla et de Mexico, et chose plus grave encore, il prétendait y avoir reçu de sérieuses blessures.

Il s'embarqua un jour pour la France à bord du "Château Léoville", en compagnie de Jules Tessier, Déchéne et Pinault. En mettant pied à terre au Havre, Faucher rencontra un officier portant l'uniforme d'un régiment qu'il avait vu au Mexique. "Salut, mon colonel, dit Faucher, en portant la main à sa casquette: ne seriez-vous pas, par hasard, un vétéreran du Mexique? — "Mais parfaitement, répondit l'officier." — "Eh bien, reprend Faucher, nous sommes d'anciens compagnons d'armes, puisque j'ai, moi aussi, servi sous le drapeau français pendant cette guerre."

Il invita cet officier à entrer avec lui dans un restaurant voisin pour prendre un verre et causer du passé. Et, le voilà qui se met à raconter les batailles auxquelles il avait assisté,

les faits d'armes qu'il avait accomplis, les blessures qu'il avait reçues, etc., etc. Le brave officier tout ahuri s'imagina avoir affaire à un farceur ou à un méridional qui voulait se moquer de lui. Il décrivit en termes chaleureux une certaine bataille surtout où ça avait chauffé fort. L'officier de l'interrompre tout à coup:

— "C'est à cette bataille, sans doute, que vous avez été tué?"

— "Pardon, mon colonel, blessé seulement, rétorqua Faucher en levant son verre."

Je termine par un dernier souvenir, toujours à propos du Mexique.

Faucher était venu passer la soirée chez moi et nous avions causé littérature et politique. Au moment de partir, je l'invitai à prendre un verre. Or, j'avais dans ma salle à dîner, une jolie gravure représentant le "Retour dans la patrie". On voyait un vaisseau de guerre dont le pont était rempli de soldats; dans le lointain on apercevait les côtes de France. Chacun se précipitait pour revoir la terre natale, les uns la jambe coupée, d'autres le bras en bandoulière, quelques-uns traînés par des camarades. Faucher s'arrêta devant cette gravure.

— "Diable! Langelier, savez-vous que c'est mon régiment qui revient du Mexique." — Puis il se mit à m'indiquer par leurs noms ses anciens compagnons d'armes. Il m'en signala même un qu'il m'assura être lui-même! — Et franchement, je dois admettre qu'il lui ressemblait beaucoup.

Pauvre Faucher! Ses restes reposent au cimetière Belmont où ses amis lui ont élevé un petit monument. Il a près de lui deux matelots français, morts à Québec, auxquels il a fait donner la sépulture dans son terrain. Jusque dans la mort, il a voulu jouir du dernier repos en compagnie de deux enfants de la France!

Chs. Langelier.

Contredire, à quoi bon? Qu'importe que les autres se trompent, si vous ne vous trompez pas.

LETTRE D'OTTAWA

5 janvier, 1906.

A six mois de distance, me voici revenue au poste reprendre mes causeries habituelles avec mes bonnes amies du "Journal de Françoise."

Pas bien changé, Ottawa; pas changée, la session!

Un vilain temps pour ouvrir, en novembre; pourtant, beaucoup de monde et du beau monde à la cérémonie, mais, avouons-le, les Grey sont un peu ternes. Les Minto avaient plus de montant, plus de relief, surtout la Comtesse. Et puis, son seigneur et maître avait une réputation de mauvais sujet assez bien établie. Il y a des femmes qui aiment cela.

Pas toutes, par exemple.

Jugez-en par la dernière histoire qu'on m'a contée.

La scène se passe, si vous le voulez bien, dans l'île de Tulipatan. Le chef d'un service important vient de mourir, et, suivant l'usage consacré, toute une meute d'aspirants-successeurs hurle à la curée.

La galerie suit la course et les paris sont ouverts. Il s'agit de savoir qui décrochera la timbale?

Les femmes, naturellement, s'en mêlent, d'autant plus qu'elles redoutent l'arrivée, au poste convoité d'un des concurrents, auquel elles ne pardonnent pas une escapade matrimoniale, une trahison du plus beau noir.

Depuis longtemps, déjà, le personnage est rayé des carnets mondains et use vainement les bords de son chapeau en salutations qui ne reçoivent ni attention, ni réponse.

La femme du gouverneur de Tulipatan se trouvait, en visite, au temps de la crise chez des intimes où l'on discutait justement le sujet brûlant de la nomination attendue.

—Voyons, ma chère madame, dit une de ces douces, de son ton le plus insinuant, vous qui êtes dans tous les secrets, dites-nous donc, je vous en prie, qui va être nommé?

—Qui va être nommé? répliqua aussitôt la grande dame, avec une

moue significative, mais c'est sûrement Un Tel, (notre personnage). Mon mari, qui m'avait défendu de le regarder, m'a dit, l'autre jour, que je pouvais commencer à le saluer!

Hélas! ce fut une pure perte, car, il ne fut pas nommé. Mais revenons aux réalités.

Notre groupe féminin, politique et officiel, vient de faire une gracieuse acquisition qui contribuera agréablement à l'ornement de notre saison mondaine.

La Capitale vous enlève une de vos plus charmantes montréalaises pour se l'accaparer complètement. On s'en réjouit fort ici, car ses trops courtes apparitions nous faisaient vivement regretter de ne pouvoir goûter plus souvent son exquise compagnie.

Mme Rodolphe Lemieux,—ai-je besoin de vous la nommer?—a su conquérir toutes les sympathies par le charme de sa personne et son délicieux accueil. Nous sommes tout heureuses de savoir qu'elle s'est choisie, à Ottawa, une résidence qu'elle occupera après les fêtes, et son salon promet d'être le rendez-vous de l'élégance et du bel esprit.

Cela vaut évidemment mieux que le bridge. Ottawa souffre, en ce moment de "bridgite" aiguë, et, ce mal singulier a provoqué un cas d'avancement bureaucratique des plus intéressants et des plus amusants.

Il y a quelques mois débarquait sur nos rives, un grand anglais exotique, parfait hâbleur, d'une imperturbable assurance et du toupet le plus aiguë.

Absolument inconnu, il réussit, cependant, à se faufiler au Club Rideau, où il esbrouffa les chevaliers de la dame de pique par une adresse singulière au bridge. Comme il connaissait le fond et le tréfond du jeu, et n'en ignorait aucun de ses mystérieux calculs, son habileté provoqua chez les clubmen une admiration aussi béate que profonde.

Du club, son renom s'étendit aux salons où l'on joue, et, ces dames de se l'arracher.

Une de nos ferventes entreprit alors de l'attacher définitivement à la Capitale et sollicita d'un ministre une place pour son protégé.

On a beau être ministre et aimer à plaire aux jolies femmes, il faut encore une raison quelconque pour appeler un individu aux honneurs du rond-de-cuir. Le haut personnage insista auprès de la solliciteuse pour connaître, au moins, ce que savait faire le postulant.

—Il joue merveilleusement au bridge, répondit avec beaucoup de sang-froid la petite dame.

—Oh, alors, dans ce cas..... dit le ministre, en s'inclinant glamment, je n'insiste plus.

Et le monsieur fut casé; il fait maintenant la pluie et le beau temps dans le bureau.

Ses collègues, qui n'ignorent pas l'origine de cette étrange faveur, se vengent maigrement en l'appelant "le grand schlem."

Le travail de la session n'est guère avancé; nos députés s'amuse et grignotent bourgeoisement leur grosse indemnité. Maintenant qu'il sont payés davantage, ils se rangent, au désespoir des gargotiers et des boutiquiers d'Ottawa.

On n'avait certainement pas prévu cela: l'effet moralisateur des mille dollars additionnels!

Lorsque l'indemnité n'était qu'une bagatelle, elle filait en une bamboche de quelques semaines; aujourd'hui, qu'elle en vaut la peine, les légitimes de nos députés veillent au grain et mettent le holà.

Nos cousins, les Français, disent irrévérencieusement quelquefois: "Où la femme a passé, le diable perd ses droits."

Il semblerait que le dicton est bien vrai; car, les représentants du peuple sont maintenant d'une navrante parcimonie.

Les plaisirs bon marché les attirent.

Un théâtre nouveau s'est ouvert, rue Sparks, et la direction, soucieuse de ses intérêts, a voulu allécher la députation, et s'y assurer des clients futurs; aussi a-t-elle envoyé force billets de faveur au Parlement. Elle a fait deux fournées: la droite, d'abord, puis la gauche.

Il s'est alors produit un incident typique :

Le préposé à la distribution des billets a été prendre aux Communes, les noms de ces messieurs sur les pupitres où ils siègent, deux par deux, et c'est dans cette disposition qu'ils ont reçu leurs cartes et se sont trouvés, fatalement, liés les uns aux autres, comme les galériens au commun boulet. Bien plus, l'ordre de placement de ces billets, ainsi accouplés, respectait la répartition officielle des sièges.

Pour les profanes, cela n'avait aucune importance, mais pour une habituée, comme moi, de l'enceinte parlementaire, il n'y avait rien de plus drôle.

De la loge où je me trouvais placée, et d'où j'examinais la salle, je pouvais apercevoir nos héros, assis par couples, aux mêmes sièges, et, en même compagnie que s'ils eussent été à légiférer.

Avec cette seule différence, que l'auguste président était remplacé, devant eux, par une demoiselle pironettante et court vêtue, dont les évolutions semblaient les intéresser beaucoup plus que les deuxièmes et troisièmes lectures.

Personne ne songeait à proposer l'ajournement.

Il faut donc que je donne le bon exemple, et que je baisse le rideau.

A bientôt.

Yvette Frondeuse.

Le bien mérite toujours d'être fait, — même à ceux qui ne le méritent pas.

•••

C'est une myopie morale que de ne pas voir plus loin que le bout de son intérêt.

•••

Il n'est presque aucun homme qui n'ait la fierté d'être ce qu'il est et qui n'ait cependant, le désir d'être autre chose.

•••

Les jeunes gens sont presque toujours en avant de la génération qui les précède.

22 NOS MONUMENTS 22

C'était un soir de l'été dernier. Le soleil s'endormait avec des tirants de blé mur se dispersant au loin en des gerbes touffues, pour se noyer plus tard dans un ciel vaguement se crépusculisant. Au loin se dessinaient les Laurentides, dont le sommet se garnissait d'un ruban pourpre, aussi frisé que la parure d'une jolie femme ; dans un nuage plus sombre, telle que le bel œil d'une Andalouse, la première étoile brillait, elle montait lentement dans cette nappe immense, tantôt vacillante comme si elle allait disparaître, tantôt lumineuse. Je me disais, avec ce besoin inhérent à notre nature, nous poussant à vouloir connaître le pourquoi :

“Où vas-tu dans ta marche aérienne, brillant luminaire des nuits estivales?”

Une voix mystérieuse semblait me répondre en ricanant: Demande à la lame qui mugit, demande au vent qui soupire, demande au rayon qui s'évanouit, où vont-ils? Demande à cette foule qui monte sur la terrasse se suivant sans interruption, les grands, les petits, les jeunes, les vieux, les pensants, les insoucians, où vont-ils? Ils parcourent tous en même temps la route du plaisir, et celle conduisant au même but, l'éternité. L'éternité, mot renfermant le mystère insondable de l'existence humaine ; l'éternité, au rideau si épais qu'aucune science, aucune découverte n'a pu encore en soulever le pli le plus léger ; l'éternité où sont déjà entrés tant de gloires, tant de génies, tant de talents sublimes ; l'éternité, gardant dans son mystère jaloux, nos parents, nos amis, nos affections les plus chères. Où êtes-vous allées âmes d'élite que nous regrettons, dans l'espace, dans l'air, dans ce tourbillon de toutes choses qui nous entoure? entendez-vous encore, nos cris, nos pleurs, nos sanglots? Suivez-vous de là-bas nos succès, nos re-

vers? voyez-vous nos joies, nos douleurs, nos désespérances?

Mes pensées évoluaient ainsi vers l'inconnu, tantôt tristes, tantôt joyeuses, suivant inconsciemment les nuances de la musique. Cependant, j'écoutais sans entendre, je regardais sans voir, tout moi-même n'était plus sur la terrasse ; mais dans ce passé que l'on a vécu, que l'on voudrait revivre, ce passé attachant, que l'on voudrait relire, l'heure évanouie qui ne sonnera plus, le chant joyeux et doux d'un oiseau envolé, le parfum d'une fleur cueillie dans un beau jour. Tous ces souvenirs chers du vieux calendrier, ensevelis, hélas! sous les cendres du temps, se réveillaient soudain, leur feu n'était point mort, je l'avais cru éteint ; mais on a beau vouloir, il est au fond de l'âme un coin bleu de son ciel qu'on ne peut estomper, et les rayons de l'astre l'ayant ensoleillé semblent parfois reluire de leur ancienne clarté. C'est cette nymphe chère, venant nous visiter, dans sa marche ondulée elle glisse, vaporeuse beauté, elle se penche vers nous, elle nous enlace, elle nous baise, et ses baisers convulsifs nous rendent les sublimes tendresses que la cruelle Mort trop tôt nous a ravies. O! illusion divine, plane souvent sur nos têtes, tu nous rapportes comme un écho fidèle l'ivresse de nos bonheurs, le rêve de nos rêves, tu es d'un autre monde la messagère céleste, tu fais revivre les visions évanouies sous les brumes des ans, lorsque nous avons la nostalgie du passé, fée bienfaisante, tu viens vers nous, tu es l'oasis du désert où va se rafraîchir le pauvre voyageur pour trouver la force de continuer sa route.

Je restai ainsi longtemps sur la terrasse ensevelie dans ma mélancolie ; puis de souvenirs en souvenirs, je revins jusqu'à ceux du jour même: l'intérêt si profond que j'avais ressenti en visitant l'ancienne demeure

de Montcalm, située sur une petite élévation, à Beauport, où le général avait assis son camp, quelque temps avant la malheureuse bataille des plaines d'Abraham. On a conservé intact le plateau où stationnait l'armée. De là, on domine tout le fleuve, Québec et ses environs. Cette hauteur était bien, en effet, le lieu le mieux choisi pour surveiller les mouvements de l'ennemi. Les terrassements formés en ces jours, pour se protéger, s'y remarquent encore ; j'ai touché là des boulets de ces temps mémorables, alors que le sang le plus pur de la France coulait pour la défense de notre patrie.

C'est avec émotion que je contemplai longtemps dans l'ancienne maison de Louis de Saint-Véran, le portrait en grandeur naturelle de ce général, d'autant plus grand pour moi qu'il fut malheureux. Quel courage, quel dévouement, ne fallait-il pas alors à nos pères pour quitter leur pays, et venir guerroyer dans nos contrées sauvages. Séparés du reste de la civilisation par une distance si longue, si pénible à parcourir alors ; exposés à tous les dangers avec des forces bien minimes, que de nobles cœurs en quittant ce beau pays de France, disaient un adieu pour toujours à ses côtes chéries, sachant que la mort les attendait sur nos rives lointaines ; mais leur grand sacrifice a été couronné et du haut de son piédestal, celui qui le premier traça le sillon sur le sol canadien, doit se dire avec orgueil et fierté :

—Je suis le fondateur de cette belle colonie. Québec, ma ville de prédilection, a répondu à toutes mes espérances.

Ah ! Champlain, vous la vouliez cette colonie, française, prospère. Eh bien ! regardez-là du haut de la Terrasse ; elle est votre œuvre : c'est à vos descendants à la conserver telle que vous la conçûtes, française, de cœur, d'âme, de religion et de langue. Combattons de toutes nos forces cet envahissement de l'étranger qui, infailliblement, la changerait, gardons-là française, à jamais française. Imitons le patriotisme d'un honorable citoyen de Québec. Il n'avait

que neuf ans ; un soir, il entendait son grand-père s'apitoyer sur le malheur d'avoir vu passer aux mains des Anglais, sa propriété, autrefois demeure du général Montcalm.

—Ah ! disait le vieillard, je mourrais heureux si je savais qu'un jour, cette propriété reviendrait à notre famille. Quoi ! nous, des Français, nous avons laissé un tel souvenir échoir à nos vainqueurs.

—Grand-père, dit le petit, en regardant son aïeul avec ses grands yeux intelligents, sa figure expressive mue en cet instant d'une émotion bien vive, moi, je racheterai cette maison, sois tranquille, je tiendrai ma promesse.

Il la tint, en effet, et Monsieur François Parent ne fut jamais satisfait de ses succès que le jour où il lui fut possible de racheter cette maison de Montcalm, dans laquelle il a réuni une foule de souvenirs intéressants.

Québec, par son cachet particulier, sa position poétique, est sans contredit le bijou de la Province ; c'est la seule ville ayant conservé le caractère des anciens jours. Ses nombreux souvenirs historiques rappellent des événements chers aux Canadiens. Elevons-y donc de nouveaux monuments.

Le monument, n'est-ce pas l'image vivace, représentant des hommes héroïques de notre histoire, le passé glorieux, le transmettant, en caractère de bronze ou de marbre, de génération en génération, afin que le temps ne l'altère, ni ne l'efface.

Le monument est la réparation que les âmes d'élite, trop souvent, hélas ! méconnus de leur vivant, demandent aux hommes, après leur mort ; c'est l'hypothèque qu'il faut, tôt ou tard, payer à qui de droit, afin qu'un peuple ne soit pas taxé d'égoïsme.

Dans deux ans, on célébrera le tricentenaire de la vieille capitale, que chaque citoyen apporte son concours pour rendre ces fêtes mémorables ; plaçons les statues de nos grands hommes dans les endroits semblant encore remplis de leur présence. Ainsi, sans doute, on aimerait à voir s'élever la figure de Monseigneur de

Laval devant sa cathédrale, symbole de la foi qu'il vint implanter sur le sol canadien. Qu'a l'endroit où Frontenac donna sa fière réponse à l'envoyé de Phipps, se dresse sa tête héroïque.

Pour Champlain, je me demandais, comme probablement d'autres ont dû le faire avant moi, s'il n'eût pas été mieux au sommet de la Côte de la Montagne, afin que tout étranger eût pu, en arrivant saluer le maître de céans, le fondateur de la place ; tandis que sur la terrasse Dufferin, il nous apparaît comme s'il voulait nous désigner la cathédrale anglaise, dont il n'a jamais, j'en suis sûre, rêvé l'érection dans la cité qu'il vint ériger au nom de Henri IV.

Un peu de conception dans nos œuvres ne donnerait-il pas une meilleure opinion de nos goûts artistiques et scientifiques à la vieille Europe ? Nous sommes jeunes, il est vrai, mais ne lui laissons pas croire que nous sommes au maillot. Que ceux qui se froissèrent si vivement de la remarque de Sarah Bernhardt, lui prouvent que, si, du moins nous ne sommes pas encore des artistes, nous aspirons à le devenir.

Adèle Bibaud.



MESDAMES

Nos pharmacies sont toujours occupées, à cette saison ici à recevoir la parfumerie pour les fêtes. Nous en avons un choix immense. Les dernières créations dans les meilleures marques. Parfum Astris de Pines, Cœur de Jeannette et Jardin de mon curé de Haubigant, Vialilia de Royer et Galbert, etc. Votre visite est sollicitée.

HENRI LANCTOT

3 PHAR- (255 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis
MACIES (820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur
447 rue Saint-Laurent, près de Montigny.

Anatole Le Braz

Nous aurons le plaisir, d'entendre, à Montréal, le 19 janvier prochain, grâce à l'organisation intelligente de notre Alliance Française, le poète breton, M. Anatole Le Braz, dans une conférence à la salle Karn.

M. Le Braz est né en Bretagne, ce pays, par excellence, des poétiques légendes et des nobles traditions, et, il s'est donné avec toute l'énergie d'une grande âme à la restauration de la merveilleuse langue celtique, ce qui lui a valu d'être surnommé le poète de la "petite patrie". Les revues et les journaux les plus importants de Paris, tels que le "Journal des Débats", le "Figaro", le "Journal", la "Revue des Deux Mondes" et la "Revue de Paris" ont maintes fois eu l'honneur de le compter parmi leurs collaborateurs les plus distingués.

M. Le Braz devait à son activité et à son érudition un champ plus vaste encore, que celui du journalisme. Il a depuis, publié successivement les "Chansons populaires de la Basse-Bretagne", "Vieilles histoires du pays Breton", "Chanson de la Bretagne", ouvrage couronné par l'Académie Française. Le même honneur fut décerné à "La légende de la mort en Basse-Bretagne", "Pâques d'Islande", "Au pays des Pardons", qui sont des œuvres puissantes et d'un charme indicible.

M. Le Braz a publié d'autres volumes également attirants; son "Théâtre celtique" vient de recevoir le prix Monthyon. Il est de plus professeur de littérature à l'Université de Rennes.

Nous devons donc accueillir avec empressement, M. Le Braz, l'un des talents les plus français que la France nous envoie, et qui représente, mieux que personne, la Bretagne, si semblable, sous beaucoup de rapports au Canada. Le barde breton pourra constater que nous avons de commun avec sa "petite patrie", les grandes beautés pittoresques, les légendes, les tradi-

tions, la poésie et la fidélité au passé.

Le "Journal de Française" est très heureux de souhaiter, le premier, au Canada, une très cordiale, une très admirative bienvenue à M. Anatole Le Braz, le poète aimé de la vieille Armorique, la terre des bruyères roses et des nobles et braves cœurs.

Amour de "Clerc"

Vieilles comme la race des hommes dont elles bercèrent la rude et laborieuse enfance, les légendes, pour surannées qu'elles soient, ont encore de temps à autre leur regain d'actualité. J'en veux aujourd'hui conter une que je dédie à l'auteur applaudi de "Princesse lointaine." C'est à la musique de ses vers, dits avec un tel charme d'incantation par madame Sarah Bernhardt, qu'elle s'est en quelque sorte levée du milieu de mes souvenirs, tout imprégnée d'une pénétrante tristesse celtique. Je la recueillis, en effet, il y a environ cinq ans, des lèvres d'une fileuse bretonne, sur les bords embaumés de la mer occidentale. On n'y verra point apparaître de remparts sarrasins, ni de chevalier aux armes vertes, ni surtout le délicat symbolisme que vous savez. Elle n'en a pas moins une parenté assez proche avec la "geste" si exquisement ouvragée de M. Rostand; elle en est comme la sœur de lait, d'origine plus humble et d'âme moins raffinée... Au reste, la voici.

I

Le châtelain de la Roche-Jagu, près de Pontrioux, avait deux fils, deux jumeaux. L'aîné avait pris pour lui la force, la fougue, l'esprit d'aventure de ses ancêtres, si bien que le cadet n'eut en partage que ce que l'on appelle en Bretagne "le lot des filles": un corps élégant, mais frêle, des goûts de rêve, le dédain de l'action, une infinie puissance d'amour. Cette opposition de leurs natures n'empêchait point les deux jeunes hommes d'avoir l'un

pour l'autre une tendresse profonde, plus rassise chez l'aîné qu'on avait surnommé le Rouge, à cause de la couleur de ses cheveux, plus exaltée chez le cadet à qui l'on avait accoutumé de donner le titre de "clerc", parce que sa mère, disait-on, dès le berceau, l'avait voué à la prêtrise.

Le Rouge, un matin, s'étant prosterné à genoux devant ses parents, leur demanda, avec leur bénédiction, la permission d'aller courir les terres et les mers. Ils lui dirent:

— Pars, puisque c'est ta volonté.

Quand il fut pour embrasser son frère, comme celui-ci pleurait à chaudes larmes, il lui promit pour le consoler, de lui rapporter de son voyage tout ce qu'il voudrait.

— Eh bien! prononça le cadet, jure-moi de me rapporter le Livre magique, ou sinon de ne plus me quitter.

L'aîné jura... Moins d'une année après, il était de retour à la Roche-Jagu, couvert de sang et de gloire, riche d'un énorme butin qu'il étala avec une joie robuste de conquérant dans la salle d'honneur du château.

— Toi, dit-il, à son frère, voici le livre que tu as souhaité d'avoir.

De quoi le Clerc fut fort surpris, car, s'il avait demandé ce livre, c'était, — vous l'avez deviné — avec la certitude qu'il n'existait pas. Il se mit toutefois à le feuilleter distraitemment, d'abord, et bientôt avec un intérêt croissant. A partir de la dixième page, ses yeux ne s'en purent plus détacher.

Ce livre était un missel d'amour, écrit à la louange de la Princesse Vierge dont il célébrait la grâce merveilleuse et l'incomparable beauté. Le cœur du Clerc s'enflamma d'une ardeur sans espoir pour cette princesse inconnue. Il languit, se dessécha, comme une plante habituée à l'ombre, qu'on expose brusquement au grand soleil. Sa mère qui le voyait dépérir de jour en jour eut beau le supplier de s'ouvrir à elle des causes de son mal. Elle ne put tirer de lui une parole.

Le Rouge cependant se disposait à reprendre la mer. La veille du jour fixé pour son départ, le Clerc le pria

de lui accorder un moment d'entretien et lui dit :

—Peut-être, dans tes voyages, te sera-t-il donné de rencontrer Celle qu'on nomme la Princesse Vierge..... Alors, annonce-lui qu'un Clerc de Bretagne sera mort pour elle de la triste fièvre d'amour.

—N'est-ce donc que cela ! s'écria l'aventurier. Je ne sais où loge cette dame, mais viens, monte avec moi sur ma nef, et quelque part qu'elle se cache, nous la saurons bien découvrir.

II

Le lendemain, ils s'embarquaient ensemble dans une nef neuve dont la marraine du Rouge, une magicienne, avait de ses doigts de fée tissé les voiles... D'après les indications du livre, la Princesse Vierge habitait un palais de diamant, dans une île d'émeraude, par-delà les brumes mystérieuses du septentrion. Ils cinglèrent donc vers le Nord, virent sur leur route des merveilles que saint Brandan avait contemplées avant eux et dont il nous a laissé la description dans le récit de son périple, entendirent des musiques célestes, traversèrent tour à tour des mers blondes comme le miel, des mers roses, des mers lactées, et, finalement, jetèrent l'ancre en des eaux d'une limpidité extraordinaire, devant une île verte où s'élevait un palais de lumière chatoyant de toutes les irisations du ciel. Aientour, des monstres déchaînés hurlaient. Le Clerc, debout à la poupe du vaisseau, aperçut une svelte forme blanche qui peignait, à l'une des fenêtres, ses longs cheveux déroulés. Et la montrant du geste à son frère :

—C'est Elle, balbutia-t-il, je la "reconnais" !

—Très bien, fit le Rouge, mais l'accès ne me paraît point facile... Il faut d'abord que nous nous débarassions de tous ces akoyeurs. Cela me regarde. Aie seulement un peu de patience. Avant la tombée de la nuit, je les aurai fait taire du premier au dernier.

Ces mots à peine achevés, il fendait déjà les flots, brandissant au-

dessus de sa tête son épée nue. La lutte fut terrible. De larges coulées de sang rougirent au loin la mer.

La princesse, accoudée à son balcon, suivait des yeux le combat. Le soleil n'était pas encore couché que tous les monstres gisaient sur le rivage, à jamais inoffensifs, et que l'ainé de la Roche-Jagu montait d'un pas sonore les degrés du palais de diamant. Que se passa-t-il ensuite ? De tout temps les princesses, même les princesses Vierges, ont eu du penchant pour les soudards et le héros le plus impeccable est sujet à faillir...

La nuit était venue ; le Clerc, anxieux, attendait. Sans qu'il sût pourquoi, une tristesse immense lui étreignait le cœur. Et voici, soudain, qu'une des chambres du palais s'éclaira d'une lueur étrange. Les cheveux de la Princesse Vierge étaient ainsi faits qu'ils brillaient dans les ténèbres d'un éclat surnaturel. A leur clarté, le pauvre Clerc vit les lèvres de son frère s'unir à celles de la femme qui lui était si chère et si sacrée. Et il sentit le peu de vie qui lui restait s'arrêter comme une horloge qui cesse de battre. Son âme s'exhala en une parole de malédiction contre le traître ; mais en s'échappant, elle fit un tel soupir, que les deux amants coupables, subitement refroidis, s'interrompirent au milieu de leur baiser.

III

Ils ne le reprirent jamais, et plus on ne les revit. La nef, d'elle-même, s'en retourna vers la Roche-Jagu, emportant le cadavre du jeune homme. C'est elle que l'on voit passer quelquefois, au large des côtes, quand le vent souffle des régions boréales ses voiles, brodées au chiffre d'une fée, ont la nuance du safran qui est là-bas, une couleur de deuil ; à la cime des mâts brûlent des flammes de cierges funéraires et l'on entend à bord comme un gémissement plaintif d'oraisons...

Ainsi se raconte la légende au pays d'Occident.

Anatole Le Braz.

(Extrait de "La Terre du Passé".

Propos d'Etiquette

D.—Après le théâtre, quelques dames aimeraient à prendre une tasse de café ou un léger souper dans un restaurant, pouvez-vous indiquer un endroit où elle pourraient se rendre sans inconvenance ?

R.—Je n'en connais aucun, mais si l'on voulait m'en nommer un, je serais heureuse de l'indiquer ici.

D.—N'a-t-on que le mois de janvier pour faire les visites du Jour de l'An ?

—Autrefois, les visites du Jour de l'An devaient toutes être faites dans le mois de janvier ; aujourd'hui, on en a reculé encore la limite. A vrai dire, l'habitude des visites, dites de Jour de l'An, se perd de plus en plus.

D.—Une jeune fille peut elle écrire à un monsieur qui lui a envoyé un cadeau ?

R.—Oui.

Lady Etiquette

CONSEILS UTILES

POUR NETTOYER LES TOUCHES DE PIANO. — On peut entretenir l'éclat de la blancheur des touches de piano en les frottant, de temps en temps, avec un morceau de mousseline trempé dans de l'alcool. Cela suffit pour empêcher l'ivoire de jaunir.

Si les touches sont déjà jaunes, on leur rendra leur blancheur primitive en les frottant avec un morceau de flanelle imbibé d'eau de Cologne.

POUR LE MAL DE DENTS.—En cas de crises violentes de mal de dents, on peut avoir recours à un moyen désagréable : On renferme dans un morceau de mousseline fine et résistante tout à la fois, une cuillerée à café de poudre de chasse ordinaire, et on en forme un petit sachet qu'on ferme solidement. On le met dans la bouche et on le mâche lentement pendant quelques minutes, sans rien avaler et en rejetant la salive qui vient en abondance. Au bout de quelques minutes, le mal est affaibli. Si on a le courage de persister encore un peu, la douleur disparaît complètement.

RECETTES FACILES

CROQUETTES DE POMMES. —

Faites une pâte feuilletée, étendez-la bien mince et découpez-la en petits cercles ; sur une moitié de ces cercles, mettez un peu de marmelade de pommes ; repliez l'autre moitié par-dessus, et pressez les bords de la pâte avec les doigts ; faites frire ces croquettes, couvrez-les de sucre pulvérisé et servez.

PLAT ECONOMIQUE AVEC UNE VIANDE CUITE.—Hâchez du veau bien fin, avec des pommes de terre froides, mettez poivre, sel, ajoutez un peu de bouillon, un peu de farine blanche et un bon morceau de beurre. Faites cuire une demi-heure. Faites une ou deux rôties, coupez-les en pointes et garnissez le tour du plat.

L'IDEAL

Les rues sont gaies et pleines d'acheteurs, et pendant que de tous côtés on se prépare pour la nouvelle année, on songe, pour le complet des fêtes au joli Salon de Modes où l'on peut faire un choix aussi bon qu'utile.

Un coquet chapeau à ruban tapisserie, à fleurs veloutées, à plumes soyeuses et pimpantes, ferait si grand plaisir d'être reçu en étrennes. Un chaud manteau, un joli costume, une ravissante matinée, une nante ou toute autre parure d'Opéra, et encore que de charmants riens imaginés et qui font heureux pour des jours ! Tout cela est prêt à temps et si parfaitement fait. L'IDEAL maintient son nom, on vous l'a déjà si bien prouvé.

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Talbot, 464, rue Saint-Denis, (près Sherbrooke), Montréal.

Chaume d'Islandais

Fille d'Islandais, ô ma femme,
L'entends-tu qui geint au dehors,
L'entends-tu qui geint et qui brâme,
La mer sans cœur, la mer sans âme,
Pour qui tant des nôtres sont morts ?

En ce logis du bord des grèves,
Sous ce chaume, dans ce lit clos,
Nous refaisons les anciens rêves
Qu'en leurs haltes, leurs haltes brèves
Y songèrent des matelots.

Autour de la grise chaumine
Leur pas sonne comme autrefois ;
Par les sentiers leurs pas chemine,
Et la mer lasse qui rurine,
Laisse vers nous monter leurs voix.

Femme, pendant que tu reposes
Au lit de leurs vieilles amours,
N'entends-tu pas leurs lèvres closes
Nous crier les suprêmes choses
Qu'ils n'ont pu dire qu'aux flots sourds.

J'ai souvenance de leurs lettres.
Mon père autrefois me les lut.
On eût dit des sermons de prêtres,
Rédigés par des quartiers-mâtres.....
Pour signature, au bas, "Salut !"

Ce salut envoyé du Pôle,
Une bouteille l'apportait.
Mon père, doux maître d'école,
Traduisait la triste épistole
Aux veuves... Et la mer chantait !

ANATOLE LE BRAZ.

Il faut collectionner les pierres qu'on nous jette, c'est le commencement d'un piédestal. — Berriez.

◆◆◆

La femme d'intérieur est un oiseau rare, mais on suppose un oiseau plus rare encore, c'est un homme d'intérieur. — X.

JEAN DESHAYES, Graphologue

1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga

MUSER & VETTER

Coiffeurs et Perruquiers artistiques

Edifice Banque Molson, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée rue Stanley, 1er étage

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. TEINTE DES CHEVEUX pour convenir à toute couleur naturelle.

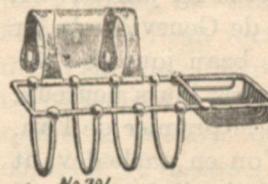
Spécialité : ONDULATIONS-MARCEL

Tél. Bell : Uptown 2508 Montréal.

Accessoires de Luxe

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



Portes Eponge,
Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette. Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,
6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. MONTREAL

"ANTIKOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons.
Energique, Inoffensif et Garanti.
Envoyé par la poste sur réception du prix 25c.
A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.
6 pharmacies : 397 St-Antoine, coin Fulford ; 1634 St-Laurent, coin Fairmount ; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles ; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation ; 399 Ontario Est, coin St-Hubert ; 1387 Ste-Catherine Est.

Les plus beaux morceaux funèbres, bouquets de noce, paniers de présentation

Sont procurés à bas prix

Chez P. McKENNA & SON, coin des rues Guy et Sainte-Catherine



PAGES DES ENFANTS



Victoire d'Enfant

Dédié à ma petite cousine Madeleine.

Geneviève entr'ouvre ses grands yeux bleus-violettes comme les pervenches, elle repousse les boucles brunes qui tombent sur son front, et, un doigt, posé sur ses lèvres, elle réfléchit.

C'est aujourd'hui le 1er janvier. Or, pour les sept ans de Geneviève le 1er janvier est le plus beau jour de l'année. Il existe d'autres jours heureux, qui ne valent pas le premier de l'an. Chaque fois que l'on en parle devant Geneviève, elle frémit d'aise, devant ses yeux passent aussitôt des visions enchanteresses de bonhomme Janvier à barbe givrée, porteur de joujoux merveilleux ; son petit nez se dilate à la pensée des excitants parfums de marrons chauds, de bonbons fondants, enfin, ce parfum indéfinissable et alléchant qui caractérise l'époque ; il lui vient à la bouche des saveurs délectables de fruits confits, de chocolat, d'oranges glacées ; et, il n'est pas jusqu'à la petite oreille de Geneviève qui perçoive le bruit des papillottes qui craquent, des papiers satinés, des rubans que l'on froisse.

De l'avis de Geneviève — et toutes ses petites amies partagent cet avis. — la visite du père Janvier est la plus enviable. Les dames qui viennent au jour de maman apportent quelquefois des gâteries, mais il faut avant de les recevoir, saluer gentiment, se laisser embrasser, répondre aux questions que l'on vous pose ; et lorsque le petit sac ou la boîte ficelée est remise entre vos mains, vous devez recommencer les saluts, ajouter des remerciements, subir quelques cajoleries. Et puis, ces friandises, Geneviève les connaît bien ! Des sucres

d'orge, des caramels, des pastilles de chocolat ; évidemment, elle ne les dédaigne pas, cependant, aux ateliers du père Janvier on fabrique de meilleures choses ; vous savez, les bonbons qui ont un goût de pommade à la rose, de savon à la violette, qui engluent légèrement le palais et charment un peu le cœur : c'est délicieux.

Et les jouets féériques, tombés de la hotte du Bonhomme ! Quoique ressemblant à ceux de Nory — les plus estimés des marchands de joujoux — Geneviève les trouve supérieurs, en qualité, en élégance ; et, je vous prie de croire que Geneviève est très compétente en la matière.

Enfin, Bonhomme Janvier a cet avantage immense qu'il est invisible. En outre des rêves qu'il suggère, de l'attrait mystérieux qu'il impose, cet infatigable voyageur témoigne d'une exactitude surprenante ; et, ne le voyant jamais, on est dispensé des saluts, des phrases. Non pas que Geneviève soit ingrate ; elle possède un cœur accessible aux généreux sentiments et remercie volontiers, mais elle déteste les cérémonies, que voulez-vous, elle pense ainsi... et il est naturel à sept ans d'avoir des idées.

Précisément, ce matin, Geneviève a une idée, ou plutôt elle n'en a point du tout, elle en cherche une qui ne vient pas. Ses yeux fixent vainement le plafond, un rayon de soleil s'y joue, mais rien n'exprime à Geneviève ce qu'elle peut aujourd'hui offrir à sa chère maman. Et Geneviève est très embarrassée.

Jusqu'à sept ans il est permis d'accepter les gâteries sans les rendre ; lorsque l'âge de raison ouvre, à l'intelligence et au cœur, des horizons nouveaux, enseigne des devoirs, il devient impossible d'agir en baby. Geneviève ne peut se présenter les mains vides à ses parents et recevoir d'eux mille surprises charmantes.

Sans doute, Miss lui a fait apprendre un joli compliment où cœur rime avec bonheur, et dans lequel la reconnaissance des enfants répond à l'affection de père et de mère. Geneviève récite sans faute, varie l'accent, esquisse des gestes, mais tout cela "c'est de l'apparis" : l'idée vient de Miss, les intonations, les mouvements rappellent ceux de Miss, enfin, Miss est l'âme du chef-d'œuvre et Geneviève, la chose.

Donc, Geneviève éprouve nettement que Miss ne doit rien aux parents de son élève, alors qu'en sa qualité de fille, elle, Geneviève leur dit tout. Il lui faut absolument diminuer sa dette. Comment ? Oh ! le gros point d'interrogation qui s'imprime au cœur de Geneviève, le vilain fantôme crochu qui danse devant ses yeux !

Acheter quelque objet à maman, c'est très difficile ; Geneviève ne connaît rien à ces genres d'achat et ne peut recourir à Nounou dont les goûts diffèrent totalement des goûts maternels. D'ailleurs, le grand obstacle réside dans la platitude du portemonnaie de Geneviève : les petites poches furent vidées par l'achat d'un ballon, et... les derniers sous ont tant réjoui les petits ramoneurs que Geneviève ne les regrette point. Que faire, lorsqu'on est pauvre ! La petite fille du cocher a tricoté des gants à son papa et un châle pour sa maman ; impossible de l'imiter, les parents de Geneviève ne portent pas ces choses.

Alors?... alors, le point d'interrogation devient menaçant, et Geneviève, prête à envier l'enfant qui tricote pour son papa le cocher, Geneviève ride son front, ses narines frémissent, sa bouche se pince, et les yeux de pervenche brillent comme un cristal bleuté.

La porte s'entrebaille, et maman pénètre, sans bruit, sûrement Geneviève sommeille encore ; elle est très

PAGES DES ENFANTS

étonnée d'entendre une gentille voix qui lui crie: bonne année. La brave femme court au petit lit blanc, baise les joues tout humides de larmes et répond, avec un accent plein de tendresse: "Bonne année, petite Geneviève, mais, qu'avez-vous donc, mignonne, à pleurer aujourd'hui! est-ce la tête qui vous fait souffrir?" Geneviève porte la main à son front, et, se souvient qu'une violente migraine la harcèle depuis trois semaines. Le docteur voulait couper ses boucles, mais devant le désespoir de sa fille, maman a promis de ne pas les sacrifier, et le médecin a donné un traitement "beaucoup moins efficace" a-t-il ajouté d'un ton sévère. Geneviève tient à ses cheveux bruns qui frisent et tombent jusqu'à la ceinture, maman aussi les trouve beaux, cependant elle eût préféré qu'on les coupât et que sa petite fille ne souffrit plus de migraine; elle a beaucoup hésité avant de promettre leur conservation à Geneviève.

Geneviève songe à tout cela, un travail se fait dans son esprit et une crispation douloureuse attriste sa physionomie, soudain tout nuage disparaît, on jurerait qu'un rayon de soleil illumine les traits enfantins et, seul, un léger frémissement d'émotion agite la voix de Geneviève: "Nounou, veux-tu me couper les cheveux." Nounou s'effare. — "Couper vos belles boucles! Vous avez tant pleuré que madame n'y songe plus." — "Prends des ciseaux, vite." La voix s'altère. — "Je veux faire plaisir à maman, et..." cette fois, on n'entend que des sanglots précipités. N'importe, Nounou a compris, et, devant le courage de Geneviève, elle n'hésite plus; affectueusement, elle considère la tête bouclée: "Votre maman les coupera". — "Non, non, Geneviève veut offrir l'objet de son sacrifice.

Les ciseaux tranchent les fils de soie. Geneviève en écoute le grincement, éprouve le froid des lames qui courent sur l'épiderme; elle ne murmure, ni ne pleure; elle est devenue héroïque.

Toc, toc. "Entrez", dit maman. Et la porte ouverte livre passage à un étrange petit être: des traits de fillette, une tête rasée de garçon, avec une mèche récalcitrante qui s'élève droite, comique. L'enfant s'approche, un peu pâle, si drôlement touchante, si courageuse, tenant une tresse brune, que l'on croirait une petite vierge allant au martyre. Maman devine tout, saisit Geneviève, baise la pauvre tête nue, puis les jolies boucles sacrifiées. "C'est mon cadeau de nouvel an." Et petite mère presse un peu plus fort sa fille sur son cœur, en lui disant: merci; et la perle humide qui tombe des yeux maternels rend très fière Geneviève, qui, douce, câline, émue, répète: "Bonne année, maman chérie, bonne et heureuse année."

Elisabeth Missery.

Pour graver sur les œufs

On voit souvent, à l'occasion des fêtes, des coques d'œufs sur lesquelles des prénoms, des devises ou des fleurs sont gravés. L'art de graver sur les œufs se rattache à un fait historique curieux et fort peu connu.

Au mois d'août 1808, lors de la guerre d'Espagne et du Portugal, on trouva dans l'église patriarcale de Lisbonne un œuf sur la coque duquel l'extermination prochaine des Français était annoncée. Ce fait causa une vive effervescence dans la population portugaise et fut sur le point de causer un soulèvement.

Le commandant français y fit remédier d'une façon ingénieuse. Des milliers d'œufs portant gravé le démenti de la prédiction furent distri-

bués dans la ville. Les Portugais, profondément étonnés, ne savaient que penser, mais des milliers d'œufs, démentant la prédiction gravée sur un seul avaient la puissance de la majorité.

Voici en quoi consistait le miracle :

On couvre la coquille de l'œuf avec de la cire ou du vernis ou simplement du suif et on y trace ensuite les lettres voulues. On plonge cette coquille dans un acide faible, du vinaigre, par exemple, de l'acide chlorhydrique étendu, de l'eau forte de graveur ou de l'eau de cuivre, etc. Là où le corps isolant n'a pas protégé la coquille, le calcaire de celle-ci est décomposé et dissout dans l'acide. L'écriture reste donc très apparente.

L'expérience est très facile à répéter; de miracle et d'œuvre de sorcier, ce phénomène est devenu, expérience de physique amusante.

Mlle E. S. METILLY

Artiste-Peintre

299a RUE SAINT-DENIS, Montréal.

Tout genre de portraits ainsi que tout autre travail artistique sur bristol, soie, velours, verre, etc, sera exécuté avec le plus grand soin.

**Jolies
chaussures pour
vous
mesdames**



Styles
nouveaux
d'automne

A. LECOMPTE FILS

Angle Sainte-Catherine et Sanguinet

FEUILLETON

Au-dessus de l'Abîme

T. H. BENTZON

[Suite]

—Je ne suis pas libre de rester, petite amie..... Vous savez bien qu'il avait été décidé que je quitterais votre maison lorsque vous en sortiriez vous-même.

Cette allusion amena de nouvelles larmes au yeux de Colette.

—Mais, puisque je ne me marie pas...

—Avant que vous eussiez rompu, j'avais accepté un autre emploi.

—Ah ! s'écria Colette, quel malheur ! Et combien j'en veux à celui qui nous a séparées au moment où j'avais le plus besoin de vous !

A ce cri inattendu, les joues de Françoise s'empourprèrent, mais, presque aussitôt, elle comprit qu'il était question de M. Descroisilles, qui avait mis obstacle au projet un instant formé de placer Françoise auprès de ses filles, sous prétexte qu'il ne lui convenait nullement d'héberger chez lui comme gouvernante une ancienne lycéenne incarnant, bien entendu, le plus mauvais esprit. Oh ! il accordait volontiers à mademoiselle Desprez un certain tact ; n'importe, la jeunesse est bien vite empoisonnée par de fâcheuses doctrines, même quand elles se déguisent. Il avait vu avec regret Colette entre les mains suspectes de cette demoiselle, mais, s'il s'agissait de ses propres filles et de leur éducation tout entière, non, mille fois non ! Et il s'étonnait que sa femme, dont il connaissait les principes fermes jusqu'à l'exagération, pût être sur ce point d'un autre avis que le sien.

Il avait fallu que madame Descroisilles transmitt à Françoise, en l'adoucissant beaucoup et en y joignant ses regrets personnels, l'arrêt

de son mari. Et Françoise ne put s'empêcher de sourire. Elle se rappelait qu'à la villa des Roses, le soir de ces fameux tableaux vivants où personne ne l'avait reconnue en Judith, tant ses cheveux dénoués et ses bras nus faisaient d'elle une autre personne, Holopherne-Descroisilles, s'était permis, avec sa meurtrière, des libertés que celle-ci avait réprimées d'un mot, voire d'un geste assez vif. Lui aussi se souvenait ; il en donnait la preuve.

Un temps assez long s'était écoulé depuis cette explication, bien antérieure à la rupture du mariage Holder. Françoise n'avait pu que dire à madame Descroisilles, en faisant cause commune avec la catégorie des institutrices qu'excluait son mari :

—Avouez qu'il est triste pour de pauvres filles, qui n'ont eu que le tort de recevoir une instruction plus sérieuse et plus complète que beaucoup d'autres, d'être ainsi mises à l'index.

—Mon Dieu, avait répondu la jeune femme, je crois qu'on ne s'en prend pas précisément à elles, ce qui serait fort injuste en effet, mais au lycée, qui est devenu contre les couvents un instrument de combat.

—La directrice du lycée où j'ai été élevée était tout le contraire d'incroyante, déclara Françoise. Autour d'elle certainement, parmi les professeurs, il y avait des libres penseuses, mais ne vous semble-t-il pas, madame, que ces jeunes filles qui, moyennant cent cinquante francs par mois, se consacrent tout entières, consciencieusement à une tâche souvent ingrate, isolées, loin de leurs familles, sans conseil, sans appui, et cependant irréprochables comme le sont toutes celles que j'ai connues, ne

trouvez-vous pas qu'elles ont droit, dévotes ou non, à l'estime des honnêtes gens ?

—Chère mademoiselle Desprez, les honnêtes gens croient qu'à notre époque il ne faut sous aucun prétexte pactiser avec l'ennemi, que les enfants doivent être dressés à ne voir qu'un seul côté des choses, le bon ; que dans leur éducation ne peut figurer rien de complexe, rien qui fasse hésiter le jugement. Permettez-moi de vous dire qu'en général vous pesez un peu trop le pour et le contre ; je l'ai remarqué depuis que je vous connais, tout en constatant l'excellente influence que vous aviez sur ma sœur.

—Mais il me semble que c'est le seul moyen d'arriver à la justice ?

—Oh ! la justice ! avait soupiré la pauvre Elise. Le lot des femmes est de plier sans discussion. Il y a longtemps que le l'ai appris, et voilà pourquoi je suis obligée de renoncer à notre projet, qui pourtant me sou riait beaucoup.

La sage petite personne ajoutait intérieurement que Françoise n'avait ni l'âge ni la figure qu'il eût fallu pour vivre sous le même toit que M. Descroisilles, que tout était donc pour le mieux.

—Mais si je puis vous aider à trouver une situation qui vous convienne...

—Merci, avait dit tristement Françoise, votre sœur une fois mariée, je retournerai peut-être chez mademoiselle Delapalme.

Là, du moins, elle n'aurait ni de grandes déceptions, ni de grandes souffrances. Elle serait enterrée, voilà tout. Après avoir essayé de la vie du monde, elle ne s'effrayait pas trop de ce dénouement.

Et voilà que les événements, qui s'étaient précipités depuis, lui faisaient bénir la rigueur de M. Descroisilles, puisqu'il la laissait libre de prendre un parti bien fait au demeurant pour justifier toutes les préventions de ce même Descroisilles contre l'effronterie et l'immoralité des lycéennes.

Colette eût désiré de tout son cœur pouvoir rompre l'engagement

prétendu qui allait lui enlever Françoise, mais madame d'Angenne ne joignit pas ses instances à celles de sa fille ; elle se garda de retenir la confidente que cette qualité prédestinait à bercer chez Colette des regrets inutiles. Le chagrin s'avive en s'épenchant ; d'ailleurs l'attitude de Françoise dans la circonstance ne lui avait pas plu ; elle la jugeait sentimentale et chimérique. Il fallait tout autre chose à Colette, des relations nouvelles, un régime de distractions discrètement administrées. La présence de Françoise avait, au contraire, l'effet fâcheux de lui rappeler sans cesse qu'elle devait être inconsolable, que la fidélité s'impose devant le malheur, et que l'amour, sans un absolu dévouement, n'est rien.

Il arrive que notre conscience prenne la figure de telle ou telle personne ; Françoise avait suppléé chez Colette à l'absence de cette faculté de souffrir. Les larmes qu'elle versa en lui disant adieu furent les dernières qui rougirent ses jolis yeux, faits pour exprimer une insouciance coquetterie.

XI

Presque à la veille de son embarquement, Max Holder achevait quelques préparatifs, dans la chambre qu'il occupait à l'hôtel Terminus, quand on vint l'avertir qu'une dame le demandait.

Une dame ! N'avait-elle pas donné son nom ?... Il descendit, ennuyé de ce dérangement, et sa physionomie s'assombrit encore quand il reconnut mademoiselle Desprez... Elle lui rappelait trop le passé... un passé si proche du présent, et qu'il avait besoin d'oublier tout à fait... Que venait-elle faire ? S'acquitter peut-être d'un dernier message de Colette... Hélas ! à quoi bon ?... Comme tout le reste, Colette lui avait manqué de parole ; sa conduite, dictée par des parents raisonnables, était toute naturelle, il ne lui en voulait pas plus qu'à ses autres illusions perdues, mais il croyait savoir maintenant quel cas on doit faire des femmes et de l'amour.

—Excusez-moi, mademoiselle, dit-il, non sans une certaine raideur involontaire, il me reste beaucoup à faire en très peu de temps, et... je crains de ne pouvoir, à mon regret, échanger qu'un mot avec vous....

—Ah ! c'est tout ce qu'il faut pour expliquer ce qui m'amène, répliqua Françoise, en refusant du geste le fauteuil qu'il avançait. Je ne fais que passer... et je venais simplement vous demander un service.

—Un service ? répéta Max.

Quel service, dans la situation où il était, pouvait-il rendre à qui que ce fût ? Elle le regardait avec tristesse et curiosité, voyant en lui un autre homme, tant l'expression de son jeune visage avait changé. On eût dit un convalescent à peine sorti de maladie grave. Oh ! non, il ne ressemblait guère au joyeux touriste qu'elle avait vu descendre du bateau sur le quai d'Evian ! Depuis ce temps, si peu éloigné qu'il fût, la vie lui avait donné de sévères leçons. Le briseraient-elles une fois pour toutes, ou tremperaient-elles un caractère à peine formé ?... Et Françoise se disait : "Cela dépendra peut-être du secours qu'il rencontrera sur son chemin."

Elle eût voulu l'interroger.

—J'ai bien compris, n'est-ce pas, que vous partiez pour l'Amérique ?

—Oui, pour le Canada, mais en passant par New-York, où j'ai à compléter l'outillage assez considérable que j'emporte et à m'entendre avec ceux qui ont bien voulu s'entremettre pour le choix des terres qui me sont assurées là-bas.

—C'est ce qu'on m'avait dit, en effet, et voilà le service, le tout petit service que je vous demande : donnez-moi le nom du bateau sur lequel vous vous embarquez. Moi aussi, je pars...

—Est-ce possible ? Vous quittez les d'Angenne ?... Vous allez en Amérique ?...

—Cela vous surprend ? Ne savez-vous pas que madame de Fierbois y est encore ? Je l'avais priée de trouver pour moi une position d'institutrice. Elle me parle dans sa dernière lettre d'une place avantageuse, et je vais la prendre.

—Vous quittez..... mademoiselle d'Angenne ? répétait Max toujours abasourdi.

—Mais... mon séjour auprès d'elle ne devait être que provisoire... Enfin, le sort en est jeté. J'ai répondu que j'acceptais et, comme la mer me fait peur, je me mets sous votre protection.

Voyant qu'il paraissait hésiter :

—Oh ! ne croyez pas que je serai importune. J'ai l'habitude de me tirer d'affaire toute seule. Ce qu'il me faut, c'est de sentir qu'il y a sur le bateau une personne au moins qui me connaisse. Songez que c'est ma première traversée, je dirai mieux, ma première promenade en mer...

Max cacha sa contrariété sous une grande politesse :

—Je serais certainement trop heureux, mais voilà... Je ne me permets pas les grandes lignes. Je prends à Cherbourg un bateau hollandais plus lent, moins confortable que les grands transatlantiques, par raison d'économie.

Il prononça en souriant le mot d'économie dont ses lèvres n'avaient pas encore l'habitude, quoiqu'il en fût aux privations.

—Et j'ai toutes les mêmes raisons que vous pour désirer ne pas jeter l'argent par les fenêtres, répliqua gaiement Françoise. La qualité du bateau m'importe peu, pourvu que je n'y sois pas absolument isolée.

Il se mit à ses ordres avec un retour de la gracieuse courtoisie d'autrefois, tout en s'excusant du mauvais accueil qu'il lui avait fait d'abord :

—J'étais si étonné... pris à l'improviste... vous comprenez... Comment avez-vous su mon adresse ?

—Par monsieur d'Angenne, répondit hardiment Françoise.

—Vraiment, il est si bien instruit de mes faits et gestes ? Je croyais qu'il ne pensait plus à s'en informer, dit Max avec quelque amertume. Et, poursuivit-il, les d'Angenne ont connaissance de la démarche que vous faites aujourd'hui ?

Il semblait décidé à ne pas prononcer le nom de Colette ; elle l'imita.

—Non, je n'ai rien dit à personne, de sorte que, si vous refusez ma compagnie à bord, personne ne sera dans le secret de cette humiliation, sauf moi-même.

—Comment pouvez-vous supposer?...

—Oh! je ne suppose pas, je suis sûre que vous aimeriez mieux voyager tranquillement tout seul; mais c'est de la charité, monsieur Holder... Et je serai si discrète...

Elle lui tendit la main d'un geste de camarade, et ils se donnèrent rendez-vous sur le steamer, qui partait trois jours après.

Quand elle se retrouva dehors, Françoise eut le sentiment d'une première bataille gagnée. Elle était arrivée sous un prétexte plausible et de la façon la plus naturelle; pour l'espace de huit jours au moins, elle avait lié, ne fût-ce que d'un lien bien

frêle, sa destinée à la sienne. Au delà de ces huit jours, elle ne voyait rien encore, mais il lui suffiraient pour obtenir la confiance de son compagnon de route et pour être à l'occasion d'un bon conseil. Car Françoise, grâce aux agences spéciales qui donnent à Paris tous les renseignements désirés sur l'émigration au Canada, s'était mise au courant, aussi bien que pouvait l'être Max lui-même des ressources du pays, et elle avait décidé que leur temps se passerait à causer utilement de l'avenir.

A cet avenir, quelle part pourrait-elle prendre? L'idée ne lui en était pas venue. Elle croyait le cœur de l'exilé tout plein du souvenir de Collette, et cette conviction justifiait devant elle-même sa propre audace.

Tout ce qu'instinctivement elle avait voulu, sans raisonner davantage, c'était la joie de ce voyage à deux et la certitude de n'être pas séparée par les mers du seul être qui eût besoin d'elle au monde. Car tout homme a besoin du dévouement d'une femme, que ce dévouement soit obscur ou reconnu. Et le don de son dévouement, pour toute femme, quel qu'elle soit, est le bonheur.

Françoise n'osa pas, avant de partir, aller voir son amie Marthe, qui eût essayé de la convertir à des dévouements moins périlleux, moins exclusifs surtout; elle lui écrivit à la hâte un mot d'adieu.

(A suivre)

Lettre du Jour de l'An

Une jeune femme m'écrit :

"Ma chère Lady Business,

J'ai suivi votre conseil, et j'ai pris une police d'Assurance, à la Sauvegarde pour l'aîné de mes enfants. Ça été mon cadeau du Jour de l'An. Peut-être n'est-il pas encore à l'âge où il apprécie ce cadeau ce qu'il vaut, mais je me réjouis de l'idée qu'un jour viendra où il comprendra tout le bien-être matériel et moral qu'il peut tirer de mon don.

"Pour moi, je suis maintenant en parfaite sécurité; j'ai comme un fardeau ôté de dessus mes épaules en pensant que j'ai pourvu l'aîné de mes enfants, celui sur qui pèserait le soin de toute la famille, si son père et moi n'étions pas là, d'un outil précieux pour se défendre contre les mauvais jours et la lutte terrible de la vie.

"Je ne suis pas riche et pour payer mes primes d'assurances, il me faut économiser, retrancher, chaque jour, quelques sous de mes dépenses les plus légitimes. N'importe, je le fais avec joie, tous mes sacrifices ne comptent presque plus, quand je songe au but à obtenir. D'ailleurs, les assurances ne me coûtent pas bien cher, car plus on s'assure jeune et bien portant, moins il faut déboursier.....

"Je conseillerais à toutes les femmes de faire comme moi."

Voilà une lettre que je laisse à la méditation de toutes les mères.

LADY BUSINESS.

La Sauvegarde,
7, Place d'Armes.



Aux Chères Lectrices de ce Journal

MÈRES DE FAMILLE, JEUNES FEMMES.

Vous qui êtes Anémiées, Débilitées par les fatigues de la Famille; dont les forces s'épuisent journellement. Fortifiez vos nerfs, vos muscles, régénérez votre constitution pour éviter la Neurasthénie.

POUR VOS CHERS MIGNONS

Vous favoriserez la période de la croissance, la formation des os, des articulations, détournant la Coxalgie, et la déviation des membres.

JEUNES FILLES CHLOROTIQUES, aux couleurs PALES

Ne vous laissez pas abattre par les intempéries, au moment de ces grandes chaleurs qui vous rendent faibles, dyspeptiques, apathiques.

Rappelez-vous toutes que LE VIN PHOSPHATE AU QUINQUINA DES RR. PP. TRAPPISTES d'Oka

est le seul remède reconnu contenant les principes vitaux redonnant, la vigueur, la Force, la Santé.

En vente partout,

Se défier des imitations

Seuls dépositaires pour le Canada 5 PLACE ROYALE, MONTREAL

MOTARD, FILS & SENEAL

Aux Etats-Unis : Rouse's Point Provinces N.O. Calgary, Alberta

Ecoles du Soir

Les écoles gratuites du soir, sous le contrôle du gouvernement sont ouvertes à Montréal et à Québec, du premier octobre au premier mars, chaque année.

On y enseigne le FRANÇAIS, L'ANGLAIS, le CALCUL, l'ECRITURE et la COMPTABILITE

Montréal et Banlieue

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. Bergeron, 119 rue Mentana.

Québec

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé Th. G. Rouleau, Principal de l'Ecole Normal Laval.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA CARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, a9.30 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a9.40 a.m., c10.00 a.m.,
b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.15 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25
p. m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL MINNEAPOLIS, a10.15 p.m.
WINNIPEG, CALGARY, a9.40 a.m., a9.40, p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a9.40 p. m.

DE LA CARE VICER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m.,
b5.15 p.m., a11.30 p.m.
OTTAWA, b8.20 a.m., b5.45 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, L8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.45
p.m.
NOMININGUE, L8.45 a.m., b4.45 p.m.
p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les dimanches. (L) Mardi, jeudi et samedi. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (1) Samedi seulement.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12..... 0.88
LETRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12..... 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12. 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12... .. 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12... .. 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in 1-2 0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - - Montréal

"The Cook's Favorite"

POUDRE A PATE

LA MEILLEURE AU MONDE

Lisez le certificat de ses qualités, par l'analyste public du Gouvernement: Montréal.

Messieurs, Je certifie par les présentes que j'ai analysé et essayé d'une MANIERE PRATIQUE, un paquet de la poudre appelée "THE COOK'S FAVORITE", je trouve que c'est une excellente poudre à pâte, SANS EGALE, prompte dans ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-SAIN ou REPROCHABLE, au contraire, les phosphates combinés sont des ELEMENTS NATURELS dans la nourriture du lait et du pain.

Votre etc.

JOHN BAKER EDWARDS,

Ph. D.D., C.L., P.C.S.,

Analyste Public, Montréal.

Janvier 1888.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous recommandons l'essai de cette Poudre et vous n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec cette Poudre vous détrempez votre farine et vous la conservez des semaines en la gardant au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous le permette; n'est-elle pas un bienfait pour toute maîtresse de maison. Voyez nos circulaires. The COOK'S FAVORITE est très pure, très économique et à bas prix. Les biscuits faits avec cette Poudre se gardent plus longtemps frais. Souvenez-vous que nous en sommes les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul

MONTREAL

Fleurs fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

PIANOS

Maison Archambault

Marchand de

PIANOS, ORGUES,
MUSIQUE en FEUILLES

312--314, Sainte Catherine, Est

Près de la rue Saint-Denis

Tel. Bell Est 1842

MONTREAL



Archambault

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dysenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANT :

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES;
IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES.

Prix 25 cents.

A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT, PRIX 25c.

.. LES VERS ..

Les Pastilles sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Les Vers Ce remède a la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU Dr CODERRE POUR LES VERS.

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL Co. LTD.
MONTREAL, Can.



N'importe Laquelle de ces Chaises pour \$6.75

Ce sont toutes des chaises de salon désassorties et il n'en reste qu'environ quinze. Quoique les prix de quelques-unes atteignent \$9, tant qu'il y en aura, nous les vendrons à \$6.75 chacune. Une de ces chaises fera un cadeau de Noël utile et acceptable. Vous pouvez les acheter maintenant et les laisser en entrepôt chez nous jusqu'à Noël, sans frais. La plupart ont des bras droits arrondis, avec des dos en bois uni, sculpté. Tous les bras des chaises sont supportés par des barreaux tournés. Les sièges sont recouverts de soie brocart dans des nuances différentes de vert, rouge et brun. Leur rembourrement est sobre et elles sont pourvues de ressorts fortement trempés en acier. Les montures sont en bouleau et en imitation d'acajou. Tant qu'il y en aura, vous pouvez choisir n'importe quelle chaise à \$6.75.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Les Cigarettes

Sweet Caporal

Sont les préférées
des dames

10c. LE PAQUET

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution
du sens auditif :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies